

Compte rendu

Rudimens de la traduction, ou l'Art de traduire le latin en français; ouvrage élémentaire, précédé d'une notice sur les traductions des auteurs latins; par J. L. Ferri de Saint-Constant, recteur de l'Académie d'Angers.

L'art de traduire qui, dans le dernier siècle, fit de grands progrès, est aujourd'hui plus cultivé encore, et fort encouragé. M. Ferri a pensé qu'un traité qui donnerait la théorie et la pratique de cet art, serait utile, surtout s'il faisait connaître le mérite particulier des différents traducteurs. Ceux à qui la langue latine est étrangère, peuvent-ils en connaître les chefs-d'oeuvre dans une traduction? La meilleure de toutes est-elle une copie de l'original, ou seulement une imitation, *un à-peu-près*, une esquisse, le croquis d'un beau tableau : et n'y a-t-il pas quelque vérité dans le proverbe italien : *Traduttore, traditore*, que, pour conserver le jeu de mots, on peut traduire ainsi : *Le traducteur est un trahisseur*? Ensuite, et relativement aux ouvrages qu'on lit avec plus de plaisir, ceux des poètes, la prose peut-elle en rendre les beautés, et ne peut-on traduire qu'en vers français les vers latins. Ces deux questions très-importantes, traitées dans cet extrait, n'y seraient qu'un hors-d'oeuvre. Sans nous y arrêter, sans ajouter au malheur de ceux qui ne savent pas le latin, en leur disant cette très-dure, mais très-exacte vérité : «Vous tous qui voulez connaître Virgile et Cicéron, Horace et Tacite, apprenez la langue dans laquelle ils ont écrit, et croyez qu'ils vous sont à-peu-près étrangers, si vous ne les connaissez que par leurs traducteurs en vers ou en prose;» nous donnerons une brève analyse des *Rudimens de la traduction*, et de la *notice des traducteurs connus*. M. Ferri les apprécie avec une équité assez conforme à l'opinion publique. Il examine soigneusement leurs différens systèmes d'imitation du style, des formes d'élocution, de la physionomie de l'auteur, de la traduction exacte avec liberté, ou rigoureusement fidèle, *littéralité* souvent adoptée aujourd'hui, quelquefois choquante, et produisant l'infidélité. Parmi les traducteurs des historiens, MM. Bauzée, Dotteville, Dureau de la Malle, Lebrun, Mollevaut, Noël, Binet, Desrenaudes et Rendu sont cités avec éloge. On relève aussi leurs défauts; mais les formes de louange et d'improbation n'ont pas, avec le mérite de la justice, celui de la variété. Nous n'aurions que les mêmes observations à faire sur le compte rendu de la traduction des poètes latins, d'où il s'ensuit que les bonnes

traductions sont rares, 1° par l'effet du préjugé qui a fait regarder l'art de traduire comme subalterne, n'exigeant point le talent et le savoir des doctes qui estiment peu les traductions, parce qu'ils n'en ont pas besoin; 2° par la foule des mauvais traducteurs, qui a fortifié le préjugé et augmenté la mésestime; 3° enfin par l'extrême difficulté de ce genre d'écrire.

M. Ferri donne d'un parfait traducteur une idée à-peu-près semblable à celle que Cicéron se formait de l'orateur parfait qui, selon lui, n'existait pas. Le parfait traducteur pourrait exister si toutes les langues avaient des expressions absolument correspondantes, si les phrases se construisaient de la même manière; mais tous les idiomes diffèrent par le nombre, l'énergie des expressions, et par l'ordre que ces expressions gardent entre elles. Enfin, ces versions, telles qu'elles sont et peuvent être, sont utiles en ce qu'elles ouvrent le vaste champ de la littérature étrangère; elles offrent de grands secours à ceux qui ont quelque intelligence de l'idiome ancien ou étranger, elles leur épargnent des peines infinies, et leur tiennent lieu de maître, en indiquant du moins le sens des pensées. Cicéron et Pline le jeune traduisirent : ils croyaient que la traduction ouvre l'esprit et forme le goût. Les interprètes ont, de nos jours, fort vanté les versions. «Pour bien traduire, il faut, disent-ils, sinon autant de génie, du moins autant de goût que pour bien composer...» Ceux qui trouveront leur comparaison peu exacte, et leur éloge trop fort, ne manqueront pas de leur citer le mot si juste et si connu d'un personnage de Molière : *Vous êtes orfèvre, M. Josse.*

La première partie des *Rudimens de la traduction* traite de la valeur des mots dont la connaissance est la base de l'art. Pour l'acquérir, et avoir une juste idée de la formation des mots qui se composent de racines, d'initiales et de désinences, il faut examiner ces sources, remonter ensuite aux étymologies qui font connaître le sens primitif et le sens figuré des termes, distinguer les homonymes, observer la différence qui se trouve entre des mots qu'on regarde comme synonymes, enfin connaître les idiotismes ou expressions exclusivement propres à la langue latine, et qui sont si difficiles à faire passer dans une autre langue. Pour donner ces notions si nécessaires, M. Ferri place ici une nomenclature, une espèce de vocabulaire où se trouvent les racines primitives, les initiales, les désinences, les étymologies, les homonymes, les synonymes et les idiotismes de la langue latine. On ne peut qu'applaudir à ce travail, qui offre des observations neuves, des recherches savantes autant

qu'utiles. L'auteur, passant ensuite à la traduction des différentes parties du discours, trace sur ce sujet, avec la même méthode, des règles qu'un bon traducteur doit connaître et suivre, la langue française, quoique formée de la langue latine, n'étant pas avec elle dans une parfaite correspondance, et ayant souvent donné des significations différentes aux mots latins qu'elle a adoptés : le traducteur trouvera donc ici un nouveau secours dans des remarques fort justes et instructives sur les substantifs et adjectifs latins, sur le nom propre et le nom commun, sur les nombres et les cas, sur les pronoms, sur les adjectifs substantifs, comparatifs, adverbes; sur les verbes de tout genre, sur les conjonctions, les prépositions, les adverbes, les interjections, enfin sur toutes les parties du discours latin; et ce petit traité sera utile non-seulement aux traducteurs, mais encore à tous ceux qui voudront se perfectionner dans la connaissance de la langue latine.

L'auteur traite ensuite de la construction en général, puis des constructions latine et française, qu'il compare dans leurs avantages et désavantages, citant pour et contre les autorités des meilleurs grammairiens. Ce qu'il dit sur les différentes méthodes de *faire la construction* sera plus utile, et paraît appartenir plus particulièrement aux écoles, aux instituteurs qu'aux traducteurs qui croiront n'en avoir pas besoin. Ce qui suit sur la *construction logique*, sur les *irrégularités de la construction*, sur les ellipses, la syllepse, l'hyperbate, l'énullage, l'hypallage, l'archaïsme, etc., est plus élevé, fort métaphysique, comme tous les traités de grammaire, et l'on n'y voit rien de neuf, rien qui ne se trouve dans Bauzée, Dumarsais, Lebatteux et autres savants grammairiens : tel est l'abrégé de la seconde partie de l'ouvrage. Dans la troisième, l'auteur parle d'abord de l'art de traduire chez les anciens. Il ne dit rien des Grecs qui n'étudiaient que leur langue, et n'ayant point de modèles connus avant eux, n'ont point traduit; peu de chose des romains chez qui nous ne connaissons que deux traducteurs, Cicéron et Pline le jeune. Les qualités générales de la traduction, c'est-à-dire, la fidélité, la précision, l'adhésion, ou l'addition au texte occupent ici l'auteur qui sur ce sujet ne dit rien qui ne soit connu, et qui a cru ensuite pouvoir donner des préceptes pour couper les périodes, pour être clair, pour traduire les pensées et les expressions figurées, pour rendre les images et les sentiments. Sans imposer ces règles, nous croyons qu'un traducteur, latiniste et homme de goût, les trouvera dans son propre fond,

RUDIMENS DE LA TRADUCTION

et que celui à qui la nature et l'étude ne les ont pas données, ne les suivra pas, ne les trouvera pas dans un livre élémentaire. La quatrième partie de celui que nous analysons nous paraît devoir être plus utile en ce qu'elle traite des qualités particulières de la traduction, relativement aux différents genres. Le genre historique est examiné le premier; la noblesse, la gravité, la variété, la rapidité et l'agrément du style de ce genre historique, les descriptions, les portraits, les harangues, le pathétique et les réflexions qu'il comporte, le mérite des historiens latins, divisés en trois classes, tout cela est déduit, caractérisé avec autant de vérité que de goût, ainsi que ce qui concerne le genre, ou les trois genres oratoires, le simple, le sublime et le tempéré. Nous n'avons pas non plus d'observations critiques à faire sur les préceptes, notions et définitions qui suivent, relativement aux genres poétiques, philosophique, moral, critique et épistolaire.

L'auteur donne des règles et des exemples de traductions comparées de tous ces genres, des notices et portraits caractéristiques des écrivains qui y ont consacré leur génie et leur talent. Il en tire des règles, des conseils qui ne peuvent qu'être utiles aux traducteurs dont les obligations sont ici exposées avec une exactitude et un détail qui rendent l'ouvrage complet et intéressant pour tout littérateur, comme pour tout interprète : c'est donc, au moins dans sa plus grande partie, *une poétique*; or nous avons beaucoup de poétiques ou les principes littéraires sont également bien expliqués. Toutefois l'ouvrage de M. Ferri est d'un bon style, d'une doctrine littéraire saine, et nous ne sommes pas surpris de cette seconde édition qui aura encore plus de succès et d'utilité que la première, puisqu'elle est fort augmentée. N'oublions pas de dire que l'auteur, autorité respectable en ces matières qu'il a approfondies, traitant la grande question de savoir s'il faut traduire les poètes en prose ou en vers, se décide pour les traductions en prose.

Source : *Mercure de France*, Paris, juin 1811, p. 544-549.